

*Frédérique Laurent*  
*traductrice du polonais, du français*  
*et de l'allemand*

**Entretien mené par Corinna Gepner**

**Comment es-tu venue à la traduction ?**

Après avoir étudié l'allemand et l'italien en Allemagne, où je vivais, j'ai commencé à traduire des textes dans mes domaines de compétences : la littérature, les arts et le sport. Je traduisais alors du français vers l'allemand pour des revues spécialisées. L'allemand étant une de mes langues familiales, j'ai mis un certain temps à me décider, ne sachant pas dans quel pays j'habiterais, ni vers quelle langue je traduirais. Puis je suis rentrée en France, j'ai commencé à apprendre le polonais, parce que j'ai perdu ma grand-mère à ce moment-là, dont la famille, demeurant à Łódź, ne parlait pas d'autre langue. Et je ne pensais pas commencer la traduction en France par ce biais-là, mais, après mes études, j'ai rencontré un écrivain polonais à Paris qui m'a demandé si j'aimerais traduire son livre. C'est comme ça que j'ai découvert l'édition française, et la traduction en France.

**C'est la rencontre en quelque sorte qui a décidé des choses.**

Oui, dans le contexte parisien, c'est l'audace qui a provoqué la chance, en quelque sorte. Car, même si je songeais à exercer cette profession, j'enseignais alors, comme précédemment outre-Rhin, l'allemand et le français.

**Tu traduis aussi de l'alsacien vers le français, ce qui est plus rare.**

J'ai traduit quelques poésies, à vrai dire, parce que les auteurs alsa-

ciens écrivent souvent en dialecte et en français, quelquefois même en allemand ; leurs œuvres ne nécessitent pas toujours de faire appel à nos services.

**Une particularité, c'est que tu traduis vers ta langue maternelle, le français, mais aussi dans l'autre sens.**

Oui, parce que l'allemand est, au même titre que le français, une de mes langues familiales.

**Est-ce que tu travailles à parts égales à partir de l'allemand et du polonais ?**

Non, hélas non, et je le regrette vraiment ! Je travaille beaucoup plus à partir du polonais, pour une raison évidente : les traducteurs sont moins nombreux.

**Que traduis-tu du polonais ?**

De la poésie, des romans et des essais. D'écrivains contemporains, mais aussi classiques.

**Travailles-tu à la commande ou apportes-tu des textes ?**

J'essaie d'apporter des textes, mais c'est difficile, pour ne pas dire impossible. Ne parlons pas des textes allemands que je propose, c'est trop décourageant... Peu d'éditeurs s'intéressent à la littérature polonaise aujourd'hui. Elle était encore, il y a une vingtaine d'années, très « courtisée », et elle avait sa place dans un certain nombre de maisons d'édition, parce que la Pologne était considérée comme un pays au passé douloureux et au présent méconnu. Depuis que la Pologne appartient au grand espace linguistique, culturel et économique de l'Europe unie, sa littérature semble intéresser l'édition française dans une moindre mesure. Il reste heureusement Noir sur Blanc, qui a pignon sur rue en Pologne comme en France. Et quelques éditeurs indépendants et audacieux, comme Circé...

## **Qu'est-ce qui t'intéresse particulièrement dans la littérature polonaise en tant que traductrice ?**

Son originalité avant tout. Bien que je constate, depuis quelque temps, un certain engouement pour le polar à connotation politico-sociale, et pour ce qu'on appelle le *road-movie*. Un besoin de rattraper le temps, sans doute, parce qu'il n'était pas envisageable d'écrire ce qu'on voulait avant la chute du Mur, avant le tournant. Donc, aujourd'hui, certains écrivains se sont mis au polar ; j'en reçois un par semaine, or ce n'est pas le genre littéraire qui m'intéresse, au XXI<sup>e</sup> siècle. Je suis plus attirée par la singularité, et c'est pourquoi je traduis notamment des poètes d'une région particulière, la Varmie et Mazurie. C'est une contrée qui, à bien des égards, présente des similitudes avec l'Alsace. J'y retrouve des thèmes qui me passionnent. La mémoire, par exemple, les racines, la nature.

## **Dirais-tu que tu es guidée dans ton travail par des principes, une théorie ?**

Les théories m'ont parfois confortée dans certaines intuitions que j'avais du travail de traducteur. Ce qui m'intéresse avant tout, c'est l'écriture, c'est le travail d'écrivain. La pratique, l'intuition. Le théâtre, aussi, m'a beaucoup apporté. J'ai appris, dès mon plus jeune âge, à lire un texte et à entendre un texte. C'est très important pour le travail que nous faisons. Je lis les textes à voix haute, dans les deux langues. Si c'est possible, je travaille avec les CD audio du texte original.

## **Est-ce que tu as une méthode particulière de travail ?**

Oui, disons plutôt une certaine discipline. Quand je traduis un roman, notamment, car je m'attache à respecter la date de remise contractuelle. Dans la mesure du possible, je partage le volume en chapitres et je me donne, pour chaque mois, un nombre de chapitres à traduire. Puis je me laisse une marge d'un mois environ pour avoir le temps de revoir tout le texte, selon sa longueur. J'essaie de travailler tous les jours.

J'ai une méthode qui ne fait pas l'unanimité, je le sais bien. Je suis absolument opposée pour moi-même, et je le dis aux étudiants que je rencontre, au premier jet, deuxième jet, troisième jet... Ce temps perdu à écrire « à peu près » nuit gravement au texte qui ne devient que le lissage de ses propres versions précédentes, et qui finit par perdre sa substance. J'essaie donc d'écrire de façon définitive le plus tôt possible, comme si je faisais – qu'on me le demande ou non – un essai de traduction. Un essai adressé à un éditeur doit tendre à une certaine perfection, car l'éditeur prend une décision à la lecture de ces quelques feuillets. Je commence toujours mon travail ainsi, je me dis que c'est un essai, et que ce début doit être presque définitif. C'est le meilleur moyen, je pense, d'entrer dans les secrets de l'auteur.

**Tu as collaboré avec d'autres traducteurs. Pourrais-tu nous en dire un peu plus ?**

C'est une aventure périlleuse, parce qu'on ne peut pas se partager le travail, à mon avis. C'est trop dangereux pour le texte ! Il faut vraiment bien connaître son « coéquipier » et l'apprécier : on ne travaille pas ensemble par hasard. Ce n'est d'ailleurs pas, *a priori*, ce qui m'intéresse le plus dans la traduction. Mais ma dernière collaboration concernait un texte de Mario Rigoni Stern<sup>1</sup>. Le contexte était très particulier, car Maude et moi avons découvert ce livre ensemble, au Salon du livre de Turin. Nous l'avons lu, puis présenté à deux ou trois éditeurs qui semblaient intéressés. L'exemple d'un apport de texte à l'issue heureuse ! Nous avons d'abord traduit un passage, chacune de notre côté, avant de confronter nos traductions. Mais nous n'avons pas traduit tout le livre ainsi, nous procédions par chapitre. Et parce que le temps qui nous était imparti nous semblait un peu juste, nous nous retrouvions pour travailler directement ensemble. Et comme il s'agissait d'entretiens, cela présentait parfois moins de

---

<sup>1</sup> *L'histoire de Mario. Conversation avec Giulio Milani*, trad. par Frédérique Laurent et Maude Dalla Chiara, Paris, Arléa, 2014. Voir le blog de l'ATLF : <http://www.atlf.org/a-deux-voix/>.

---

difficultés. Même si Rigoni Stern avait son parler qui est particulier, coloré par sa région d'origine. Et comme je travaillais avec une amie italienne, qui traduit vers l'italien et le français, il y avait parfois quelques petites choses qui lui échappaient, comme à moi d'ailleurs. Mais nous travaillions dans le même état d'esprit. C'est une expérience qui m'a énormément apporté. Il faut dire enfin que nous avons une excellente éditrice, qui a suivi notre travail avec bienveillance.

### **Parviens-tu à vivre de la traduction ?**

Non. Il m'arrive de traduire deux livres par an, parfois un seul, parfois pas un seul. J'ai toujours enseigné et je continue un peu de le faire. Et puis ma situation familiale m'a permis, jusqu'ici, de continuer d'écrire. Je ne pourrais pas envisager de cesser d'écrire. Il est vrai que peu de traducteurs vivent uniquement de leur profession.

### **Est-ce que tu pourrais donner une définition du traducteur ?**

Selon moi, un traducteur est un écrivain. Si on ne le dit pas de nous-mêmes, personne ne le dira de nous. Le mot « auteur » me gêne un peu, « co-auteur » me gêne franchement. Sans nous, le texte français n'existe pas : « pas de traducteur, pas d'auteur étranger ». Donc nous sommes forcément les auteurs d'une œuvre originale en français dont personne d'autre ne peut revendiquer l'existence.

### **Est-ce que la traduction a modifié la perception que tu pouvais avoir de ta langue maternelle ?**

Non, encore une fois, c'est le théâtre qui l'a fait. Ce que les théoriciens ont appelé l'oralité du texte, l'épreuve du *gueuloir* de Flaubert, était pour moi une évidence. Un texte écrit est susceptible d'être lu à haute voix, ou mis en scène. En tant que lecteur, j'entends toujours le texte que je lis, même si je le découvre pour la première fois. Je l'entends et je le vois. Je m'attache, dans tout travail d'écriture, à faire entendre et faire voir ce que j'écris.

**Venons-en à ta pratique d'écrivain, puisque tu écris et traduis – je fais la distinction pour les besoins de la cause. Pourrais-tu, pour commencer, nous dire ce que tu écris ?**

J'écris des nouvelles et des récits, essentiellement.

**Penses-tu que ta pratique d'écrivain a une influence sur ton travail de traduction ?**

Non, je ne crois pas. Je ne vois pas de différence. C'est le même métier – à ceci près que l'écriture du traducteur est contrainte, ce qui, parfois, peut être plus difficile.

**Qu'est-ce que cela t'apporte, en tant qu'écrivain, de fréquenter l'écriture des autres ? De la fréquenter aussi intimement qu'on le fait quand on traduit ?**

Ça me permet de découvrir parfois des littératures étrangères que je ne connaissais pas, car je me place du point de vue d'un lecteur particulièrement attentif. De rencontrer des écrivains, de lire toujours plus (est-ce possible ?...). Si je n'avais pas lu, il y a fort longtemps, des auteurs russes, traduits en allemand et en français, mais aussi des auteurs anglais, américains ou brésiliens, je n'aurais peut-être jamais écrit.

**Que t'inspire le mythe de Babel ?**

Je n'ai pas réfléchi à la question. Par contre, je sais que chaque jour des langues disparaissent à jamais, des langues qu'on ne connaît même pas. Et je me demande jusqu'où ira cette mort. Est-ce qu'il ne restera finalement plus qu'une seule langue ?

**On ne sait même pas ce qu'on perd.**

Certains grands linguistes sont allés à la rencontre de ces langues, le résultat de leurs recherches est consigné dans quelques livres savants que personne, ou presque, n'ouvre jamais.

## Cela nous ramène à la question des langues dialectales.

Oui. L'alsacien, par exemple, son expression écrite est l'allemand. Il est vrai que les auteurs alsaciens écrivant en dialecte sont surtout les poètes. Certains romanciers, dans l'entre-deux-guerres, ont écrit en allemand, comme René Schickele ; d'autres, parce que la période était plus favorable, ont écrit dans les trois expressions linguistiques de l'Alsace, comme André Weckmann...

Je pense que les dialectes doivent recouvrer leur statut de langues de France. Si le français est la langue de la République, les langues de France ont droit de cité, le franco-provençal existait avant le français tel que nous le parlons aujourd'hui. Il y a beaucoup d'ignorance et d'*a priori* concernant les dialectes. Il faudrait avoir les moyens de promouvoir ces littératures. La littérature bretonne, la littérature basque. Et puis les littératures qui ne sont pas originaires de notre pays, mais dont les langues sont présentes depuis fort longtemps. Je pense au romani, par exemple. Comment les promouvoir, c'est bien là la question. Les traducteurs, en tant qu'ambassadeurs, tenteront-ils de présenter aux éditeurs des textes de qualité, alors qu'ils rencontrent les plus grandes difficultés avec l'apport d'œuvres étrangères ? Quel éditeur s'engagera pour une langue « minoritaire » ? Certainement pas ceux qui ont leur bureau à Paris. Peut-être quelques éditeurs indépendants, installés dans les régions concernées ? C'est le cas des éditeurs des Côtes-d'Armor, qui œuvrent en partenariat économique et culturel avec la Varmie et Mazurie. C'est pourquoi j'ai la chance de collaborer avec des maisons d'édition installées en Bretagne, qui ont des projets transversaux. En ce moment, je traduis une anthologie du polonais vers le français, et un poète polonais traduit des poètes bretons vers le polonais. Les problématiques et les thèmes réunis dans cette anthologie sont universels. Ces éditeurs reçoivent le soutien fidèle de leur région, du Centre régional du livre, mais ils ont parfois des difficultés à diffuser leur catalogue. Souvent, il ne parvient pas jusqu'à *l'intérieur*, comme on dit en Alsace. C'est un problème franco-français, qui laisse parfois nos collègues italiens, allemands, suisses ou espagnols, quand il est évoqué...

## Bibliographie sélective

Zofia Nałkowska, *Les Impatients*, roman traduit du polonais, Belval, Circé, 2016.

Kazimierz Brakoniecki, *Atlantide du Nord. Anthologie poétique*, traduit du polonais et présenté par Frédérique Laurent, Bédée, Éditions Folle Avoine, 2014.

Martin Mosebach, *Un hasard nécessaire*, roman traduit de l'allemand, Paris, Grasset, 2013.

Stefan Chwin, *Le Pélican d'or*, roman traduit du polonais, Belval, Circé, 2009.

Krzysztof Rutkowski, *Les Passages parisiens, Chroniques d'un écrivain polonais*, traduit du polonais, Paris, Éditions Exils, 1998.